

# Sous le gui

Autor(en): **France, Jeanne**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le pays du dimanche**

Band (Jahr): **7 (1904)**

Heft 51

PDF erstellt am: **12.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-254235>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

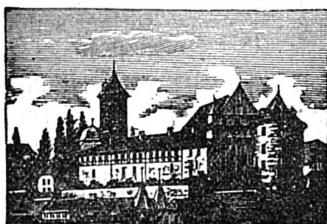
# LE PAYS ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

++ POUR LA FAMILLE \*\*

PARAISSANT

A PORRENTROY



N<sup>o</sup> 51

Supplément du Dimanche 18 décembre

1904

## S O U S L E G U I

Histoire de Noël, par Jeanne FRANCE (Suite)

Mais sur son chemin elle trouva le comte Adhémar lui barrant la route. Elle voulut écarter du geste cet importun... D'autorité, il posa la petite main de la jeune châtelaine sur son bras ; les douze coups de minuit commencèrent à vibrer.

— Pardon ! fit-elle avec hauteur. Je crois qu'on m'attend.

On avait dit au comte : *Osez... elle est à vous.* Osant en effet, serrant le bras prisonnier, il commença à entraîner sa proie ; Yseult allait se fâcher, se dégager de force...

Soudain, devant elle, Michel et Amélie !... Lui, poli, souriant ; elle, arborant un air de triomphe. Sans plus résister, Mlle de Roy-Moëllac suivit Géroldias ; les premiers ils arrivèrent sous le gui, et un froid baiser glaça le front de la pauvre rêveuse.

Derrière eux, venait Hubert, riant comme un fou, donnant à sa femme, qui feignait l'indignation, dix baisers pour un. Puis, deux couples étrangers, sans nulle arrière-pensée, simplement amusés. Ensuite Mlle Le Trécœur et le pauvre Michel, jouant la gaieté, celle-là disant à celui-ci, en confidence : « Yseult et son fiancé ont le bonheur grave » et laissant frappé au cœur, mais toujours impassible, le malheureux et vaillant amoureux.

M. Perrassier, furieux de n'avoir pu joindre Amélie, amena sous le gui, presque de force, la première fillette venue, qui se trouva être Anaik ; Bihanec roula des yeux furibonds, serrant les poings, et la promesse déçue se sauva pour pleurer dans quelque coin.

D'autres vinrent encore, des jeunes et des vieux, très gais, s'amusant beaucoup ; Hubert clôtura en roulant le fauteuil de la marquise sous le gui, et en embrassant de tout son cœur la chère aïeule qui tendrement lui souriait.

On songea enfin à se rendre à la chapelle du château pour la Messe de minuit, un peu retardée.

Le comte Géroldias, qui n'avait pas quitté Yseult, osa lui murmurer pendant le trajet :

— Si vous vouliez... cette messe... le baiser sous le gui seraient un prélude de fiançailles... Dites, voulez-vous... tout à l'heure, nous promettre devant Dieu ? Me permettez-vous, demain, de venir voir M<sup>me</sup> la marquise de Roy-Moëllac ?

Et pendant qu'il parlait, elle regardait, devant elle, ensemble toujours, Amélie et M. Hérard, se parlant, se souriant.

Adhémar insistait, suppliant et autoritaire.

— Ma grand'mère vous répondra, finit-elle par dire, lasse et déçue, la tête troublée.

C'était une promesse !

Au retour de la chapelle, pour le réveillon, M. de Géroldias, joyeux, très attentif, déjà pour tous fiancé officiel, s'installa auprès d'Yseult. Il avait prié Hubert et sa femme de s'asseoir à leur petite table ; ceux-ci comprirent et s'isolèrent en leur causerie, isolant l'autre couple. Très loin, à l'autre bout de la salle, on apercevait Michel et Amélie, à côté l'un de l'autre encore !

— Faut-il te féliciter ? demanda méchamment la méchante au moment du sommeil. Seras-tu comtesse ?

— Peut-être ! lui rejeta Amélie, prenant aussi un air de bravade. Dors bien, belle comtesse.

Comme l'humble Anaik, Yseult eut des larmes et ne put dormir. Oh ! la triste fin de cette belle journée !

Michel Hérard partit le lendemain soir. Sa mère, souffrante, le réclamait, prétendait-il. Au moment du départ, sous les yeux d'Yseult, il eut un colloque assez animé avec la parente pauvre.

— C'est promis ? conclut-il, très bas. Vous m'écrirez ? J'aimerais à savoir tout ce qui adviendra à mes hôtes très chers. Et Hubert est parfois négligent. Sans compter qu'il part pour une croisière de deux mois.

— Je vous écrirai... Je vous le promets, fit Amélie à voix haute, juste au moment où Yseult passait près d'eux.

Huit jours après, elle tenait sa promesse en annonçant au triste amoureux les fiançailles de Mlle de Roy-Moëllac avec le comte de Géroldias.

\* \* \*

Deux mois plus tard, au retour d'Hubert, le mariage eut lieu.

Quand la jeune comtesse prit congé de celle qui l'avait trahie, à la minute du départ pour le voyage de noces, Amélie, un mauvais sourire sur les lèvres, prononça :

— Ma bonne amie, à toi la première je révèle mon secret... Je viens d'autoriser M. Perrassier à me demander à la marquise.

Fébrilement, Yseult l'entraîna un peu à l'écart.

— Et ton fiancé?... Et Michel?... Celui qui t'aimait?...

— Il a refusé d'aller à Paris, de devenir un grand homme, expliqua tranquillement la menteuse. Il tient à sa terre, à sa charrue, à sa famille. Je ne veux ni d'un paysan, ni de famille d'un paysan. Voici ton mari qui vient t'offrir son bras pour monter en voiture. Grand plaisir en Italie, ma chère comtesse.

Le baiser de Judas fut déposé sur la joue livide de la triste épousée et la comtesse de Géroldias partit avec son mari, en un superbe équipage, enviant de toute son âme douloureuse le sort de Bihannec et d'Anaïk, qu'on venait de marier en même temps qu'elle, qui n'étaient ni riches ni titrés, qui n'allaient pas en Italie, eux, et qui semblaient à moitié fous de bonheur.

## DEUXIÈME PARTIE

Aux rires doux et vibrants des jeunes filles avaient succédé, au château de Moëllac, des rires aigus des fillettes quelque peu indomptées. Douze années s'étaient écoulées. Les jeunes mères, sauf la petite Marquise Anne-Marie, la femme d'Hubert, avaient connu les deuils, les douleurs de l'existence, et se bornaient à gravement sourire, ne riant plus.

Mais la fille d'Yseult, l'ardente Mikéline, et la fille d'Amélie, la joyeuse Annette, suffisaient à semer la bruyante gaieté, fort bien secondées d'ailleurs en cette tâche par le grand cousin Alain, qu'elles trouvaient très grand (quatorze ans!) et sa petite sœur Hubertine qu'elles déclaraient petite fille (huit ans!) du haut de leur onzième année révolue.

Les deux mères éprouvées étaient venues, en leur veuvage, se réfugier dans le château familial ; Amélie, cependant, n'avait pas de deuil à porter : l'industriel avait simplement disparu, après de mauvaises affaires compliquées de feux, afin d'éviter la prison. Généreusement la marquise avait payé ; mais le banni volontaire ne donnait plus de ses nouvelles, ignorant cette générosité qui avait touché sa femme au tréfonds de l'âme.

La comtesse de Géroldias, elle, était réellement veuve ; le mari qui n'avait pas su la rendre heureuse avait été tué en duel ; un duel dont la cause ne fut pas révélée à la triste femme délaissée.

Grâce aux enfants, la joie sonnait au château ses fanfares en cette veille de Noël. Un bel arbre de Noël avait été promis par la bisaïeule, et les trois filles, grisées de bonheur, Mikéline en tête, se livraient à de véritables folies ; Alain, jouant le Mentor, leur faisait une douce morale. C'était ravissant ! Les attristés souriaient sans effort.

Comme autrefois, on avait paré de verdure la grande

salle. Comme autrefois, Yseult présidait aux gais préparatifs. Comme autrefois, l'aïeule, à peine plus vieillie, attendait dans son retrait austère et confortable. Comme autrefois, Bihannec, monté sur un escabeau, travaillait ferme, aidé par Anaïk.

Seulement, le gars n'était plus maladroit et timide, et carrément, se faisait servir par sa femme, soumise et tendre. D'autre part, M<sup>me</sup> de Géroldias se montrait quelque peu indifférente et lasse et, Amélie, fort triste, un lourd remords sur le cœur, n'avait plus jamais de paroles blessantes.

— Que fais-tu là, Nec ? demanda soudain la comtesse, sortant soudain d'une rêverie triste. Qui t'a commandé.

Il venait de hisser jusqu'au même lustre antique une grosse touffe de gui... comme autrefois.

— Personne, notre dame, fit audacieusement Bihannec, épanouissant sa large bouche en un rire silencieux. Mais... j'avais pensé qu'il fallait tout de même... Y en a peut-être qui seront contents.

Et il clignait de l'œil du côté de sa femme.

— Mon mari a cru, expliqua vivement Anaïk, que ce serait une joie de plus pour les enfants.

— Soit, qu'il le laisse, acquiesça languissamment la veuve. Amusement de plus pour les enfants, en effet.

Elle soupira et se dirigea vers le boudoir de sa grand-mère ; M<sup>me</sup> Perrassier soupira aussi et joignant les mains à la dérobée, jeta avec ferveur vers le ciel l'invocation tant redite :

— Mon Dieu, ayez pitié ! Permettez-moi de réparer ma faute.

Elle croyait à une punition divine : ses malheurs lui semblaient le châtiment de son ingratitude, de son abominable trahison.

Les enfants frappaient à la porte, soigneusement fermée : l'endiablée Mikéline y allait d'un train tel qu'on se demandait si l'antique serrure résisterait. Rapidement une immense toile, tombant du lustre, enveloppa l'arbre de Noël : toute lumière fut éteinte... le feu lui-même fut couvert de cendres... Et la porte fut ouverte sur les ténèbres.

— Oh ! il n'y a rien, il fait noir ! crièrent les petites voix désappointées.

— C'est comme ça dans la vie, petites, pontifia Alain. On attendait quelque chose de beau... plus rien !

— Venez par ici, enfants, fit la douce voix de la Marquise Anne-Marie. Suivez-moi... Là-bas il fait chaud et clair, et Bonne-Maman vous contera une histoire.

Elle ouvrit la porte du parloir : on se précipita ; Mikéline ne manqua point l'occasion de riposter au grand cousin.

— Tu vois, il ne fait pas toujours noir dans la vie ! Et puis, ce soir, l'arbre de Noël, avec ses mille lumières !...

— Ses joujoux, ajouta Annette.

— Ses bonbons, conclut Hubertine.

Grand-mère prodigua les baisers, les câlineries, les douces paroles ; mais vite elle s'interrompit pour demander à la femme d'Hubert si l'on avait des nouvelles du cher marin.

Un peu triste, Anne-Marie dut répondre par la négative ; et pourtant il était débarqué depuis deux jours, et avait formellement promis d'être là pour la veillée de Noël.

— Pas de nouvelles, bonnes nouvelles, essaya de dire l'aïeule encourageante. S'il est en retard, ma chère fille, c'est qu'il nous prépare quelque jolie surprise.

(A suivre)

JEANNE FRANCE.